

### III Elbe

Pendant le voyage, se souvenir de la nuit de la mort de Jean-Christophe de Quelque chose.

Rejoindre Marie, la reconquérir.

La reconquête de Marie à l'île d'Elbe, les petits signes, les effleurements qui annoncent l'amour naissant (le paradoxe d'être ému par ces riens alors que cela faisait sept ans que nous avions des relations sexuelles accomplies)

Elle vient m'accueillir, la vieille voiture.

On va se baigner, la crique.

Description de Marie, avec les coquillages.

Se baigner, je rejoins Marie, j'ai envie de l'enlacer, plutôt, j'ai envie qu'elle m'enlace.

Sur un rocher.

(?)

Marie était assise à côté de moi sur un grand rocher, lisse comme un galet, qui s'enfonçait dans la mer

Je lui mais elle ne m'écoutait pas. Les jambes mouillées, on se sèche

Elle était en train de sourire sans me regarder, pensive, et elle finit par me raconter que, l'année dernière, quand elle avait pris l'avion pour venir à l'île d'Elbe, elle s'était fait draguée par un type à Roissy, un barbu, très gentil (pas comme toi, me dit-elle, et elle appuya tendrement un doigt sur mon genou pour faire mine de me repousser en arrière), qui, quand il avait appris que son père était mort, avait essayé de la reconforter en lui prenant maladroitement la main dans la salle d'attente de l'aéroport et lui disant des choses générales sur le caractère éphémère de la destinée humaine (qui la faisaient beaucoup rire intérieurement, malgré sa tristesse — elle souriait maintenant pour me raconter ça) — et puis le type, le barbu, avec ses mines cauteleuses, l'avait laissée seule un instant pour se rendre dans une pharmacie de l'aéroport et lui avait acheté des gouttes, il lui avait acheté des gouttes à l'aéroport, des gouttes pour le deuil — elle souriait franchement, maintenant, pour m'expliquer ça —, et elle avait eu beaucoup de mal à garder son sérieux pendant que le type, très méticuleux, assis à côté d'elle dans la salle d'attente, avait débouché le flacon et lui avait demandé d'ouvrir la bouche et lui avait déposé trois gouttes sur la langue, puis avait refermé le flacon soigneusement et le lui avait confié en lui recommandant de bien prendre régulièrement ses gouttes, et que Marie, dans la salle d'attente, incapable de garder son sérieux, avait fini par éclater de rire à la barbe du type, en s'excusant, le flacon à la main, et se levant soudain pour lui échapper et le planter là, en s'excusant et en riant aux larmes : excusez-moi, je ne sais pas ce que j'ai, lui avait-elle dit, c'est idiot, je suis désolée.

Retour à la propriété.

Marie va faire du cheval.

Je l'accompagne au centre hippique.

Elle a laissé là la jument de son père.

Description du centre hippique.

Les chevaux/ Son père/ J-C

Marie monte à cheval, le manège.

Sur le chemin du retour, nous marchions ensemble dans le sentier, Marie s'arrêta et, au bout d'un moment, pensive, à voix basse, elle me dit : "Tu sais, je n'étais pas sa maîtresse". Elle ne dit pas de qui, mais je compris très bien de qui elle me parlait. Je la regardai. Elle était pensive, elle ne me regardait pas, elle. Que voulait-elle dire par là, en me disant qu'elle n'était pas sa maîtresse ? Qu'elle n'avait pas eu de relations sexuelles avec lui, c'était peu probable, pour ne pas impossible — même s'il était concevable, naturellement, que leurs relations n'aient pas été *stricto sensu* sexuelles, au sens le plus

étroit — casuiste et clintonien — du terme, qui voudrait qu'il n'y ait pas de relations sexuelles s'il n'y avait pas de pénétration sexuelle (ce qui excluait quand même de cette jurisprudence Clinton le cunnilingus, la fellation, la sodomie et le soixante-neuf — bref, de quoi s'amuser malgré tout, sans pour autant devenir amants) —, mais je doute que c'était cela qu'elle voulait me dire, elle n'avait pas un air à vouloir m'entretenir de gaudriole. Non. Nous nous étions remis en route. Peut-être avait-elle voulu simplement me dire qu'elle ne s'était jamais sentie liée à lui, qu'elle s'était toujours sentie libre, qu'elle avait toujours gardé sa liberté, et qu'elle ne pouvait en aucun cas se considérer comme "la maîtresse" d'un homme marié, que leur relation n'avait rien à voir avec ça, que c'était le mot "maîtresse", en fait, qu'elle refusait, niant qu'on pût lui appliquer, à défaut de la réalité qu'il recouvrait. Ou bien qu'elle ne l'aimait pas ? Était-elle en train de vouloir me dire que, dans le fond, elle ne l'aimait pas, que, certes, il était tombé au bon moment, qu'elle avait été sous le charme, qu'elle avait aimé sa gentillesse, qu'elle avait particulièrement apprécié sa prévenance, sa galanterie (évidemment, ça devait la changer), que la vie, avec lui, était rassurante, facile et confortable, mais que c'est un autre qu'elle aimait.

C'est pas grave, lui dis-je, et je lui souris.

La reconquérir, la séduire, diner ensemble, se promener.  
L'embrasser, faire l'amour. La première fois.

Nuit d'orage.

Maison du père mort, rangements.  
La bibliothèque du père.  
Marie lit le soir  
elle lisait, le soir avant de s'endormir, quelques lignes de Borges qu'elle suçait en pensées comme de somptueux caramels mous.

Marie, toujours plus prompte à manier l'hyperbole que la litote, me dit qu'elle devenait aveugle, alors qu'elle avait besoin de lunettes.

La chaleur, la canicule

Bains de nuit.  
Orage sec, ciel illuminé d'éclairs, pas de pluie.

Nuit d'amour avec Marie, l'orage à travers la fenêtre;  
L'amour, les pêches mangées dans le lit après l'amour.  
Vent, feus de maquis.  
Feu dans la nuit.  
Fumée, flammes, flammèches, ligne rouge à l'horizon, le feu passe la colline.  
Les pompiers, la propriété menacée, le club équestre cerné par les flammes.  
Fuite la nuit en voiture, je conduis très vite dans le vent, route en lacets, éléments déchaînés, mer, vent.  
L'incendie du club équestre, les chevaux brûlés, asphixiée.  
La mort de la jument..  
le lendemain de feu, la terre brûlée.  
Le feu.  
Le Phénix, l'amour renaissant des cendres, des cendres de Jean-Cristophe de Quelque chose, des cendres de la jument

FIN

Le déroulement de ces deux nuits d'orage — la nuit de juin caniculaire de la mort de Jean-Christophe *de Quelque chose* et la nuit du retour du Japon de Marie — je n'ai cessé d'y penser en somnolant lors du long voyage en train et en bateau que je fis à la fin du mois d'août pour rejoindre Marie à l'île d'Elbe.

A la fin du mois d'août, je me suis rendu à l'île d'Elbe pour rejoindre Marie. C'était la première fois que je retournais à l'île d'Elbe depuis l'été dernier, j'y revenais presque un an jour pour après la mort du père de Marie, et j'étais dans le même bateau qui reliait Piombino à Portoferraio qu'un an plus tôt, quand je rentrais de Chine pour assister aux obsèques de son père. J'avais été me réfugier dans un des salons couverts de l'entrepont inférieur déserté des autres passagers, et je rêvassais dans l'ombre lourde et chaude du robuste siège aux accoudoirs métalliques dans lequel j'avais pris place, sans doute pas exactement le même siège qu'un an plus tôt, mais très comparable, quasiment identique — et, comme un an plus tôt, j'avais également tiré à côté de moi le petit rideau bleu fripé contre le hubot pour demeurer dans la pénombre. Je m'étais assoupi peu à peu, bercé par les ronronnements du moteur, j'avais laissé les événements de la nuit de la mort de Jean-Christophe de *Quelque chose* émerger dans mon esprit, ne cherchant pas à m'en rappeler ou à les reconstituer par un effort délibéré de la mémoire, les laissant affleurer naturellement à ma conscience, les revivant en pensées sans le secours de la réflexion, de la mémoire ou de la volonté

Tout au long du voyage, déjà dans le train, mais surtout dans le bateau, je me suis efforcé de la reconstituer mentalement la nuit de la mort de Jean-Christophe de *Quelque chose* en me servant de faits avérés, certains que je puisais dans la petite documentation que je m'étais constituée au sujet de Jean-Christophe *de Quelque chose*, parmi ces recherches que j'avais faites sur sa vie et ses activités, sur Internet ou ailleurs, d'autres que j'avais vécu moi-même, dont j'avais été le témoin direct ou que Marie m'avait relaté. Parfois, je me disais qu'il était peut-être préférable d'avoir une connaissance imparfaite des événements, les manques et les zones d'ombre qui demeuraient m'obligeant à un effort plus grand de reconstitution, alors que si je les avais réellement vécu, plutôt que de devoir faire cet effort mental de les faire surgir dans mon esprit, j'aurais pu simplement m'en souvenir, sans devoir les recréer mentalement. A ces éléments avérés, vérifiables, j'ajoutais ici et là, dans mon demi-sommeil, de pures fantaisies — hypothèses et images —, en sollicitant à chaque fois des zones différentes de mon cerveau, faisant appel à des capacités mentales diamétralement opposées — pour les hypothèses, le raisonnement, la déduction, pour les images, la vision, le rêve ou la mémoire —, qu'il me plaisait de combiner à des éléments tirés de ma propre vie et de mon passé, de les intégrer à d'autres images et d'autres lieux que je connaissais, l'appartement de la rue de La Vrillière où j'avais vécu près de cinq ans avec Marie, dans lequel je pouvais me déplacer mentalement à loisir, entrer et sortir des pièces, ouvrir la fenêtre et découvrir la vue sur la Banque de France, revenir sur mes pas et gagner la porte d'entrée en traversant le couloir, sortir de l'appartement et m'engager dans la cage d'escalier (où la minuterie était toujours en panne), passer la porte cochère et me retrouver, au grand air, dans la rue de La Vrillière.

J'en étais arrivé à la conclusion qu'il y avait sans doute une vérité des faits — la vérité de la vie même, tels que les événements avaient dû se dérouler lors de ces deux nuits — mais que la réalité de ce qui avait été me resterait toujours étrangère, je pourrais seulement tourner autour, l'aborder sous différents angles, butter dessus, la contourner et revenir à la charge, elle demeurerait toujours fondamentalement hors d'atteinte. Comme si cette réalité de ce qui avait été restait nécessairement inatteignable, latente, dissimulée, enfouie dans sa gangue de passé révolu, je pouvais essayer de la mettre au jour, comme un historien s'intéressant à des événements arrivés mille ans plus tôt — avec les mêmes méthodes de recherches, d'investigations, de recoupement des sources —, en sachant très bien qu'elle me serait toujours inaccessible. J'aurais beau la

reconstruire en images mentales qui auraient la précision maniaque et diabolique du rêve, j'aurais beau la recouvrir de mots et l'ensevelir de phrases, je ne parviendrais jamais à la recréer telle qu'elle avait été, je ne pourrais jamais revivre mentalement ces deux nuits dans ce qu'elles furent exactement, je ne pourrais jamais les ressusciter, les voir surgir et se dérouler soudain devant moi à l'identique, mais, à côté de la réalité qui avait été — et que je n'atteindrais jamais —, il m'apparut, à force de ressasser les événements de ces deux nuits — hypothèses et images — que je pouvais construire ma propre vérité, qui serait comme l'ombre portée de la réalité, s'en inspirerait et la transcenderait, pour atteindre une vérité autre qui ne se soucierait plus de conformité au réel ou de véracité, pour ne viser que la quintessence du réel, sa moelle et sa substance, une vérité proche du rêve, de l'invention et du mensonge, la vérité idéale .

une de ces deux nuits, la nuit du retour de Marie du Japon, je n'étais même pas présent, mais je la vivais de la même manière, avec la même intensité émotionnelle, comme dans un rêve dont j'aurais été absent, non pas auquel j'aurais assisté passivement, mais plutôt comme une représentation qui serait advenue sans moi mais à laquelle mes sens auraient participé, avec, comme dans un rêve, les mêmes liens secrets avec ma propre vie, avec mon passé, des souvenirs enfouis, des émois, des desirs, des douleurs et des menaces : l'amour et la terreur.

(??)cette part de mystère - comment la conscience endormie peut-elle susciter des images et des séquences aussi élaborées, d'un très grand raffinement esthétique, d'une hardiesse étonnante dans la disposition des éléments, l'assemblage des, avec des ellipses vertigineuses, des lieux qui s'évanouissent et des personnages qui fusionnent se superposent et se transforment, et qui, malgré cette beauté, cette liberté et cette incohérence, parvient comme rien d'autre à toucher notre intimité la plus secrète, à atteindre en suscitant en nous la menace, la terreur et l'amour

comme dans un rêve dans lequel j'étais parfois présent et tantôt absent, et c'était dans ces moments où je n'avais pas été présent, que, la narration

les couches superposées, les différents tee-shirt de Marie, je mélangeais un peu tous les tee-shirts que je lui connaissais qu'elle utilisait pour dormir, blanc, crème ou grisaille

je la voyais tantôt avec l'un tantôt avec l'autre, le blanc qu'elle portait la nuit, longtemps j'avais cru qu'elle portait un tee-shirt japonais noir XXXL (description)

lorsque je que je m'étais remémoré la scène pour la première fois, je lui avais fait changer de tee-shirt, mais l'image

la subjectivité du rêve — et même si nous sommes absent de la scène qui affleure à notre conscience, même si nous n'en sommes pas partie prenante, si physiquement nous n'apparaissions pas parmi les autres personnages qui interviennent dans le rêve, nous sommes toujours présents, non seulement en tant que regard extérieur mais au sein même de chacune de ces personnes, nous sommes chacun d'eux, ou plutôt — même si ce sont des personnes qui existent réellement dans la vie Marie, ou Jean-Cristophe de Quelque chose — ils ne sont que des émanations de nous-mêmes, créées à travers le prisme de notre subjectivité, irradiés de notre sensibilité et de nos phantasmes. Il n'y a pas de troisième personne dans le rêve, ni dans le rêve ni dans la littérature.

Ils évoluaient dans ma conscience — sans noms et sans visages —, leur présence se matérialisait dans mon esprit, ils n'étaient ni des inventions ni des chimères, ils avaient vécus dans la réalité ce que je les voyais vivre, mais à leurs sentiments propres — à ce qu'ils avaient éprouvés, ressentis d'étonnement, de frustration, de, de — je leur prêtais ma propre sensibilité, ma logique, mes sentiments, mes peurs et mes angoisses.





Elle ne le savait et peut-être ne voulait-elle pas le savoir — elle ne voulait plus entendre parler de moi, voilà, basta avec moi.

dans le jour déclinant dans la grisaille pluvieuse qui enveloppait l'atmosphère

La vérité, c'est l'amour.

Marie, des larmes dans les yeux, regardait fixement la lunette arrière mouillée irisée de lumières de phares humides et dilatées — où pouvais-je bien être à présent, elle n'en avait aucune idée, étais-je encore au Japon, ou bien étais-je déjà rentré en Europe, ayant moi aussi avancé mon retour. Et pourquoi ne lui donnais-je plus de nouvelles ?

Marie le regardait sans un mot, le visage silencieux, fermé, glacial, réprobateur.

, la douceur de ses mains et la persuasion de son regard, pour efficaces et spectaculaires qu'elles soient,

Marie s'attarda encore un instant devant la grande baie vitrée de la chambre d'hôtel, et elle finit par quitter cette chambre où nous avons passé une nuit ensemble moins de dix jours plus tôt lors de notre arrivée au Japon. Elle traversa le long couloir silencieux et prit l'ascenseur, elle descendait lentement dans l'atrium de l'hôtel, elle était seule maintenant dans cette étroite cabine de verre transparente où nous descendions ensemble moins de dix jours plus tôt, et, immobile dans la cabine, pensive, le visage grave, elle regardait les lustres illuminés dans le hall, les yeux perdus au loin, avec cette mélancolie qui nous étreint quand on se rend compte que le temps a passé, que quelque chose s'achève, et que, chaque fois, un peu plus, nous nous approchons de la fin, de nos amours et de nos vies, ces lustres immobiles, immuables, figés pour toujours dans son souvenir, gravés éternellement dans sa mémoire, inscrits maintenant à jamais dans notre histoire commune, au mot, à la virgule près, trois lustres d'une amplitude spectaculaire, trois à quatre mètres d'envergure et près de huit à dix mètres de haut, leur forme évoquait des flacons de liqueur ou d'alcool blanc, des salières en baccarat, des carafes de vin aériennes aux reflets irisés, étroits au sommet et s'évasant de plus en plus à mesure qu'on descendait le long de leur corps, pour devenir presque ronds à la base, enveloppés, féminins, et, malgré la rigueur de leurs lignes, leur éclat avait quelque chose de fluide et d'aquatique, et c'était peut-être à des gouttes d'eau géantes finalement qu'ils faisaient le plus penser, ou à des larmes, mon amour, trois gigantesques larmes de lumière étincelantes qui pendaient là en suspension dans le hall de l'hôtel dans un poudrolement de paillettes et de nacre (tu t'en souviens, mon amour, tu t'en souviens n'est-ce pas).

Sa pitoyable crinière pendait, plaquée sur sa tête, les poils emmêlés, torsadés.

Valises :

outre sa grande valise rigide en plastique gris perle granuleux, la petite valise trolley blanc grège de chez Muji, trois sacs de voyages pleins à craquer, et aucun fermé, des pulls en dépassant, une veste noire à peine pliée, une de ses trousse de toilette (elle-même entrouverte, duquel s'échappait le manche d'une brosse à dent et un pinceau à blush), son sac polochon en cuir naturel tanné que fermait une corde enserrée dans des oeilletons qui en faisait le tour pour l'ajuster, une besace en raphia et cuir à double ouverture zippée, son grand sac à main noir, la malette de son ordinateur, un vanity case et un fourre-tout, on trouvait une multitude hétérogène d'élégants sachets vernis, les poignées en plastique chair ou bleu renforcées, provenant de marques ou de maisons de couture (Takashiyama, Montegrappa, *Allons-y Allons-o*, H et Taurillon, *Comme des garçons*, Yamamoto), sans oublier le petit sachet en plastique blanc de

sashimi de fugu.

L'ensemble de ses bagages présentait une étrange homogénéité de couleur, un camaïeu de beige, de grège, de sable, d'écru et de cuir.

, pour bordélique qu'en fût la disposition rampante, grimpante et protéiforme des bagages de Marie (de l'arrangement floral, les roses rouges froissées du sac Takashiyama écrabouillé sous une grosse valise)

outre sa grande valise rigide en plastique gris perle granuleux, la petite valise trolley blanc grège de chez Muji, trois sacs de voyages pleins à craquer, et aucun fermé, des pulls en dépassant, une veste noire à peine pliée, une de ses trousse de toilette (elle-même entrouverte, duquel s'échappait le manche d'une brosse à dent et un pinceau à blush), son sac polochon en cuir naturel tanné que fermait une corde enserrée dans des oeilletons qui en faisait le tour pour l'ajuster, une besace en raphia et cuir à double ouverture zippée, son grand sac à main noir, la malette de son ordinateur, un vanity case, et un bien nommé fourre-tout, on trouvait une multitude d'élégants sachets vernis, les poignées en plastique chair ou bleu renforcées, provenant de marques ou de maisons de couture, Takashiyama, Allons-y Allons-o, H et Taurillon, Comme des garçons, Yamamoto, sans oublier le petit sachet en plastique blanc de sashimi de fugu

2 valises

3 sacs

sac polochon

besace

sac à main

malette ordi

vanity

5 sachets en papier

sac fugu

## VARIANTE

La décision de faire rentrer précipitamment le cheval en Europe avait été prise d'urgence le lundi qui a suivi la course, Jean-Christophe *de Quelque chose* avait annulé tous les engagements de Zahir pour les mois suivants et avait réglé lui-même les modalités du retour du cheval en une dizaine de coups de téléphone, après quoi il avait appelé un commissaire de la JRA, l'organisme des courses japonais, avec qui il était en étroites relations, craignant de nouvelles complications au passage de la douane — et, au terme de leur conversation, il a décidé d'accompagner personnellement le cheval en Europe. Il a alors téléphoné à Marie, qui n'avait plus rien à faire à Tokyo après le vernissage de son exposition, pour lui proposer de rentrer avec lui le jour même en Europe, et, à sa grande surprise, Marie a accepté l'offre, sans paraître particulièrement surprise. Mais, après le coup de téléphone, Marie fut submergée par une vague de nostalgie et de tristesse en se rendant compte qu'elle venait de prendre la décision de rentrer à Paris. Elle s'était approchée de la grande baie vitrée de sa chambre d'hôtel qui donnait sur le quartier administratif de Shinjuku, et, immobile devant la vitre, pensive, le visage grave, elle regardait la ville qui disparaissait entièrement sous une brume pluvieuse, les yeux perdus au loin, avec cette mélancolie qui nous étreint quand on se rend compte que le temps a passé, que quelque chose s'achève, et que, chaque fois, un peu plus, nous nous approchons de la fin, de nos amours et de nos vies. La fenêtre était mouillée, barbouillée de gouttes de pluie, qui glissaient lentement sur la vitre en lignes pointillées interrompues, qui s'étaient arrêtées sans raison sur le verre, leur élan brisé net. Marie regardait par la fenêtre et elle ne pouvait s'empêcher de penser à moi à l'heure de quitter Tokyo — moi avec qui elle était arrivée au Japon moins de dix jours plus tôt, moi avec qui elle avait rompu ici même, dans cette chambre que nous avions partagée, dans laquelle nous avions fait l'amour, où nous nous étions déchirés et aimés (tu t'en souviens, mon amour, tu t'en souviens n'est-ce pas) —, elle aurait voulu ne plus penser à moi, ni maintenant ni jamais, mais c'était impossible, elle en avait conscience, je risquais de resurgir à tout moment dans sa vie, si ce n'est ma personne, de ma présence elle avait réussi à s'affranchir — ma présence silencieuse et tenace à ses côtés, le poids mort que j'étais devenu pour elle, le reproche permanent du regard que je portais sur ses activités — mais mon esprit lui-même, les émanations immatérielles de mon esprit qui risquaient de surgir à l'improviste dans ses pensées, comme malgré elle, de façon subliminale, une soudaine expression de ma personnalité, de mes goûts, de ma sensibilité, un détail, ma façon de voir le monde ou tel souvenir intime auquel j'étais indissolublement associé, comme si l'absent que j'étais devenu pour elle continuait de se mouvoir dans son esprit et de hanter ses pensées — et où pouvais-je bien être à présent, elle n'en avait aucune idée, étais-je encore au Japon, ou bien étais-je déjà rentré en Europe, ayant moi aussi avancé mon retour ? Et pourquoi ne lui donnais-je pas de nouvelles ? Pourquoi ne lui avais-je plus donné aucune nouvelle depuis mon retour de Kyoto ? Elle ne le savait pas, et elle ne voulait pas le savoir, compris, elle ne voulait pas le savoir, il fallait le dire comment. Elle ne voulait plus entendre parler de moi, jamais — basta avec moi.

Lorsque, en milieu d'après-midi, Jean-Christophe *de Quelque chose* vint chercher Marie à l'hôtel, Marie n'était pas prête, la chambre était encore en désordre, le lit défait, les valises ouvertes. Marie était arrivée au Japon avec cent quarante kilos de bagages répartis en diverses malles et cantines, cylindres à photos et cartons à chapeaux, et, si l'intégralité des malles et la plupart des valises ne devaient pas être rapatriées en Europe (car l'exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa se poursuivait encore plusieurs mois), Marie avait quand même réussi l'exploit d'être presque aussi chargée au retour qu'à l'aller, si ce n'est en poids, tout du moins en volume et en nombre de pièces de bagage, accumulant, autour de ses valises, une ribambelle de sacs de toutes tailles, en cuir, en toile ou en papier, rigide, blanc et cartonné, avec deux poignées en plastique chair renforcées, flasque et rempli de bibelots, ou à l'effigie fleurie de roses rouges épanouies du grand magasin Takashiyama, de cadeaux qu'elle avait reçus et de cadeaux qu'elle allait faire, d'achats de soies sauvages et de tissus précieux, d'obis et de babioles, d'emplettes diverses, de lanternes de papier, d'algues, de thé, en boîtes rondes ou en sachets, et même de produits frais, trois barquettes de sashimis de fugu conditionnés sous vide sous un film transparent qu'elle avait conservées dans le minibar de sa chambre parmi les canettes de bière et les mignonnettes d'alcool. Jean-Christophe *de Quelque chose* dut l'appeler deux fois dans la chambre depuis la réception, la pressant, avec tact, de bien vouloir se hâter, insistant sur le fait qu'ils étaient pressés, que le cheval et les voitures attendaient. Marie fut alors animée d'un bref élan de hâte spontanée, se dépêchant et multipliant les gestes brouillons de rangement dans un éphémère accès de panique et de bonne volonté (Marie compensait ses retards de plus d'une heure à ses rendez-vous par une brusque accélération finale qui la faisait toujours arriver en courant, comme si elle secouait la torpeur rêveuse à l'origine de ses retards par une hâte ostensible et une précipitation de façade dans les derniers mètres), puis, le naturel revenant au petit trot, elle reprenait le cours indolent de ses préparatifs et acheva de remplir rêveusement ses valises sur le grand lit défait, réunissant nonchalamment les sacs près de la porte d'entrée, sans toutefois rien fermer (Marie ne fermait jamais rien, ni les fenêtres, ni les tiroirs, c'était tuant, même les livres, elle les retournait ouverts à côté d'elle quand elle interrompait sa lecture). Elle appela la réception pour qu'on vint chercher ses affaires, et s'attarda encore un instant devant la grande baie vitrée de la chambre d'hôtel.

Jean-Christophe *de Quelque chose* ne s'aperçut pas tout de suite de la présence de Marie dans le hall quand elle sortit des ascenseurs pour aller régler la note de l'hôtel. Il était en train de régler d'ultimes questions relatives au transport du cheval, assis dans un canapé de la réception en compagnie de quatre hommes équipés d'ordinateurs portables et d'agendas électroniques, quatre Japonais qui lui avaient été envoyés pour remplacer l'équipe de l'entraîneur limogé afin de superviser l'acheminement du cheval vers l'aéroport et veiller au bon déroulement du passage de la douane. Les quatre Japonais étaient identiquement vêtus de blazers bleus à l'écusson d'un club, d'un cercle ou d'une société, et se transmettaient des formulaires et des certificats qu'ils étudiaient derrière leurs lunettes noires, ce qui conférait une allure suspecte, presque mafieuse, au petit groupe chuchotant qu'ils constituaient autour de Jean-Christophe *de Quelque chose*. Le van du pur-sang attendait devant l'hôtel, on apercevait sa longue silhouette à travers les baies vitrées de la réception, un van métallique de six mètres de long, qui avait des allures de loge de rock star, avec deux petites lucarnes grillagées et secrètes fermées sur les côtés, la carrosserie en aluminium étincelant, rutilant et strié, sur laquelle se réfléchissait avec éclat les lumières dorées de l'entrée de l'hôtel. La porte arrière du van avait été ouverte et le pont abaissé pour renouveler l'air ambiant et laisser le pur-sang respirer, et trois hommes en blouson, hommes de main ou acolytes, montaient la garde à l'entrée du fourgon, en compagnie du chauffeur du van, un vieux Japonais en combinaison de travail grise à fermeture Éclair entrouverte sur une chemise et une cravate, qui fumait une cigarette en jetant un coup d'oeil sur les abords de l'hôtel. Comme l'arrêt semblait se prolonger plus longtemps que prévu, on en avait profité pour abreuver le cheval, un des élégants Japonais en blazer bleu s'était rendu aux toilettes avec un seau métallique, neuf, brillant, griffé d'un blason et d'initiales, on eût dit aux couleurs du van, comme si c'était un de ses accessoires, un élément de sa

panoplie, et on l'avait vu retraverser le hall avec son seau pour regagner le van, la démarche raide, cérémonieuse, les mains recouvertes de gants transparents antiseptiques de chirurgien, sans que l'on sût exactement s'il avait été remplir un seau d'eau dans les toilettes de l'hôtel, ou si, afin de rafraîchir la litière du van, il avait été vidé à la poubelle un vieux seau rempli de crottin et de foin compissé.

La ville disparaissait entièrement sous une brume pluvieuse, et de multiples petits points lumineux verts et rouges venaient percer ici et là la grisaille de clignotements intermittents.

— encore qu'elle m'avait vu, la veille ou l'avant-veille, surgir ainsi de nulle part devant ses yeux à Tokyo, et que nous n'avions même pas pu échanger un mot, que nous nous étions éloignés à jamais l'un de l'autre —

lui demandant simplement de ne pas passer avant seize heures pour lui laisser le temps de faire ses valises (et ce simple décalage, ce petit contretemps imprévu de deux heures pour permettre à Marie de faire ses valises, fut à l'origine d'une série de retards en cascade qui faillit mettre en péril tout le dispositif de discrète exfiltration du cheval hors du pays)

La décision de faire rentrer précipitamment le cheval en Europe avait été prise d'urgence le lundi qui a suivi la course, Jean-Christophe *de Quelque chose* avait annulé tous les engagements de Zahir pour les mois suivants et avait réglé lui-même les modalités du retour du cheval en une dizaine de coups de téléphone, après quoi il avait appelé un commissaire de la JRA, l'organisme des courses japonais, avec qui il était en étroites relations, craignant de nouvelles complications au passage de la douane, et il a pris la décision d'accompagner personnellement le cheval en Europe. Il a alors téléphoné à Marie, qui n'avait plus rien à faire à Tokyo après le vernissage de son exposition, pour lui proposer de rentrer avec lui le jour même en Europe, et, à sa grande surprise, Marie a accepté l'offre, sans paraître particulièrement surprise, lui demandant simplement à quelle heure il passait la prendre à l'hôtel (pas avant seize heures, n'est-ce pas, parce qu'elle voulait prendre le temps de faire ses valises). Et, ce simple décalage, ce petit contretemps imprévu de deux heures pour permettre à Marie de faire ses valises, fut à l'origine d'une série de retards en cascade qui faillit mettre en péril tout le dispositif de discrète exfiltration du cheval hors du pays, au point de compromettre son retour en Europe et de le voir bloqué à la douane, sous la menace d'expertises sanguines et de nouveaux examens vétérinaires. Le contraste était saisissant entre la hâte anxieuse, la précipitation inquiète avec laquelle Jean-Christophe *de Quelque chose* avait cherché à faire quitter d'urgence le pays à son cheval, et la lenteur désinvolte, languide, exaspérante — Marie, vous connaissez Marie —, avec laquelle Marie avait quitté le Japon ce jour-là.

Lorsque Jean-Christophe *de Quelque chose* est venu chercher Marie à l'hôtel, Marie n'était pas prête, la chambre était encore en désordre, le lit défait, les valises ouvertes. Marie était arrivée au Japon dix jours plus tôt avec cent quarante kilos de bagages répartis en diverses malles et cantines, cylindres à photos et cartons à chapeaux, et, si l'intégralité des malles et la plupart des valises ne devaient pas être rapatriées en Europe (car l'exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa se poursuivait encore plusieurs mois), Marie avait quand même réussi l'exploit d'être presque aussi chargée au retour qu'à l'aller, si ce n'est en poids, tout du moins en volume et en nombre de pièces de bagage, accumulant, autour de ses valises, une ribambelle de sacs de toutes tailles, en cuir, en toile ou en papier, rigide, blanc et cartonné, avec deux poignées en plastique bleu renforcées, flasque et rempli de bibelots, ou à l'effigie fleurie de roses rouges épanouies du grand magasin Takashiyama, de cadeaux qu'elle avait reçus et de cadeaux qu'elle allait faire, d'achats de soies sauvages et de tissus précieux, d'obis et de babioles, d'emplètes diverses, de lanternes de papier,

d'algues, de thé, en boîtes rondes ou en sachets, et même de produits frais, trois barquettes de sashimis de fugu conditionnés sous vide sous un film transparent qu'elle avait conservées dans le minibar de sa chambre parmi les canettes de bière et les mignonnettes d'alcool.

DEBRIS (scène de l'avion)

, Jean-Christophe *de Quelque chose* se recula vivement, la bassine à la main, en renversant de l'eau par terre pour protéger Marie de son corps, mais le cheval se remit aussitôt en place, s'ébroua, puis se tint à nouveau tranquille, résigné, la tête basse. Il ne bougeait plus, il transpirait en silence, les yeux dans le vide, . Jean-Christophe *de Quelque chose* se rendit compte qu'il avait chaud, et retira sa couverture. La plaie présentait maintenant un aspect sain et humide, elle saignait encore légèrement en laissant à vif les délicats tissus roses superficiels. Jean-Christophe *de Quelque chose*, qui était en train de découper aux ciseaux une fine compresse de gaze pour couvrir la plaie, dut s'adosser à la paroi de la stalle pour garder l'équilibre. Quand il eut terminé, il tituba jusqu'au cheval et alla tapoter délicatement la compresse contre la plaie, comme avec un buvard, pour absorber le sang résiduel. Il voulut alors éliminer aux ciseaux les ultimes tissus nécrosés qui subsistaient sur les bords de la plaie, mais, chaque fois qu'il s'approchait de la blessure avec les ciseaux, les secousses de l'avion l'obligeaient à renoncer, et il attendait l'accalmie, flegmatique, les ciseaux en l'air, pour pouvoir opérer.

Jean-Christophe *de Quelque chose* avait remarqué que le cheval, malgré son atonie, la torpeur dans laquelle il l'avait retrouvé dans la stalle, n'avait cessé de transpirer et d'avoir des battements cardiaques cahotiques et arythmiques, les volumineux vaisseaux sanguins de son encolure étaient tendus, gonflés de sang comme après un effort violent, un galop d'entraînement ou une course. Il n'avait aucune certitude, mais il se mit à soupçonner le Japonais en blazer d'avoir — à son insu — administré un calmant au cheval par intraveineuse, cela avait pu avoir lieu très vite, un coton imbibé d'alcool pour désinfecter l'encolure, et, discrètement, le coup sec de l'aiguille dans la jugulaire. En soi, cela n'avait rien de blâmable, et c'était peut-être même indiqué étant donné l'excitation du cheval, mais cela faisait une pique de plus, une injection de trop, pour Jean-Christophe *de Quelque chose*. Il n'avait aucune certitude sur ce qui avait été injecté au cheval avant la course, avant la *Tokyo Shimbin Hai*, mais avec toutes les substances chimiques qui avaient dû lui être administrées officiellement ou non depuis qu'on avait diagnostiqué son abcès dentaires — les antibiotiques et les anti-inflammatoires non stéroïdiens, les calmants, les sédatifs, sans même parler de drogues ou de produits écrans — un mauvais pressentiment lui traversa l'esprit, et il se mit à craindre que le cheval fit un malaise cardiaque dans la soute. Le cheval souffrait, c'était évident, ils l'entendaient gémir et le voyait haleter et chercher sa respiration sans pouvoir lui venir en aide.

Zahir s'était couché dans la stalle, il suait, il se roulait par terre, il essayait de se donner des coups de pied dans l'abdomen et de se mordre les flancs. Il se sentait barbouillé, il avait mal au cœur. Il se releva, s'ébroua, il avançait et reculait sur place, il marcha sur la lampe de poche, qu'il écrasa sous son sabot, la pulvérisa comme une noix, mouchant la lumière dans des débris de verre. La stalle était de nouveau complètement dans l'obscurité, emplie de la silhouette noire inquiétante du pur sang, mobile, furieuse.

Jean-Christophe de Quelque chose et Marie

, et lui serait à jamais étranger, jamais il ne saurait que sa stalle se trouvait à l'avant de la soute de l'avion en vol dont il entendait le bourdonnement continu des récatteurs, qu'il était dans le nez de l'avion et qu'il volait dans la nuit aussi lui aussi, figure de proue d'un Boeing 747 Cargo de la Lufthansa pris dans une zone de turbulences au-dessus de la mer du Japon, secoué par des vents de plus de cent vingt kilomètres heures et des

masse d'air déchainées et hostiles de nuages noirs, qui venaient à sa rencontre dans la nuit bleue métallique infinie et lavée par le vent de l'univers.

— l'intuition d'une déception, cruelle, sans objet, irrévocable, la déception du monde.

Zahir était autant dans la réalité que dans l'imaginaire, dans cet avion en vol que dans son rêve ou dans la perception limitée du monde qu'il pouvait avoir, bornée aux parois de la stalle, Zahir était dans une conscience, dans un rêve inconnu, sombre, agité, fuyant et constamment en cours comme le cours même du temps, où les images poétiques sont des instants de la parole et les turbulences du ciel des fulgurances de la langue, et, si dans la réalité, les chevaux ne vomissent pas, ne peuvent pas vomir, leur organisme ne le leur permet pas, même quand ils ont mal au coeur, même quand leur estomac est contracté et surchargé de nourriture et de liquide, il leur est physiquement impossible de vomir, les muscles circulatoires qui relient l'estomac à l'oesophage les leur en empêche, Zahir, cette nuit, titubant sans force dans sa stalle, tombant à genoux dans la paille, sa pitoyable crinière plaquée sur la tête, les poils emmêlés, torsadés, enduits d'une mauvaise sueur sèche, la tête molle, suant, transpirant, secrétant une mauvaise salive aigre, les mâchoires molles, la langue pâteuse, mastiquant dans le vide, se sentant mal, essayant de se redresser dans le box, faisant un pas de côté sur ses jambes flageollantes, et perdant de nouveau l'équilibre, à deux doigts de s'effondrer sans connaissance dans le box, retombant lentement sur ses genoux, s'affaissant, les antérieurs ployés, la poitrine oppressée, l'estomac douloureux, distendu par les fermentations, sentant les aliments lui monter le long du ventre et refluer vers le larynx dans des sécrétion de salive aigre, des sueurs froides qui noyaient maintenant ses tempes et éprouvant soudain cette proximité concrète, physique, avec la la mort, que l'on éprouve quand on va vomir, cette affreuse salive avant-courrière qui remonte dans la bouche et annonce l'imminence des vomissements, quand le ventre se tord et que les aliments affluent dans la gorge et commencent déjà à remonter dans la bouche, Zahir, indifférent à son espèce, traître à sa nature et à sa complexion, se mit à vomir dans la stalle, il vomissait doucement, laborieusement, rejetant par spasmes une bile visqueuse mêlée de foin qui allait rejoindre la paille sombre de la litrière, il vomissait dans la nuit dans la soute d'un Boeing 747 à dix mille mètres d'altitude.

Zahir, noir dans la nuit noire, — Zahir, qui en arabe, veur dire visible ! — Zahir, un des quatre-vingt dix neuf noms de Dieu,

DEBRIS ( ?)

Je repensais à ces deux nuits, à ce qu'avait vécu Marie, à ce qu'elle avait ressenti, aux relations qu'elle entretenait avec Jean-Christophe de Quelque chose Et, si — lors de cet interminable voyage en train de Paris à Piombino, puis en bateau de Piombino à Portoferrario — j'avais si bien pu imaginé ce qu'avait ressenti Marie pendant ces deux nuits, c'était

Combien de fois avais-je revécu en pensées notre brève étreinte avec Marie dans le couloir de notre ppartement, combien de fois l'avais-je rfevécue — et pas seulement dans le train qui me menait à Piombino, pas seulement dans le bateau . Au petit matin de l'cette nuit-là, déjà, dans mon lit, en revenant épuisé dans le petit deux pièces de la rue des Filles Saint Thomas, retirant les draps et me couchant à même le matelas, la fenêtre ouverte, j'avis repensé à ce que je venais de vivre et j'avais revu toute la scène mentalement avant de m'endormir, étant certain maintenant, malgré la confusion mentale dans laquelle je me trouvais, malgré mes craintes, malgré ma fatigue, que rien n'était fini avec Marie, que ce ne serait jamais fini — combien de fois avions-nous fait l'amour ensemble pour la dernière fois ? Combien de fois ? Souvent. C'est donc que, tout aussi souvent, nous avions fait ou nous ferions l'amour ensemble pour la première

fois. Et que ce n'était pas fini, voilà ce que j'avais immédiatement pensé en rentrant chez moi et que je ne cessais de ressasser pendant le voyage vers l'île d'Elbe où je partais rejoindre Marie (c'est elle qui m'avait demandé de venir, c'est elle qui m'avait dit que, si je voulais, je pouvais venir) et c'était pour cette raison que j'en revenais toujours à ces deux nuits, pour essayer de comprendre, la première surtout, qui était à la fois celle de la mort de Jean-Cristophe *de Quelque chose* et celle de la renaissance - encore en germe, en puissance — de notre amour. J'en revenais toujours à notre étreinte dans le couloir de notre appartement la nuit de la mort de Jean-Cristophe de *Quelque chose*. Depuis qu'elle avait eu lieu, rien plus n'était pareil entre nous, je le savais, c'est à partir de cette éteinte qu'il fallait laisser se dérouler le fil

LAISSER DEROULER LE FIL

laisser se défaire la pelote des souvenirs et des sensations

jouissance intellectuelle  
hypothèses et visions

Je me disais qu'il était peut-être parfois préférable d'avoir une connaissance imparfaite des événements, les manques et les zones d'ombre qui demeuraient en eux m'obligeant à un effort plus grand de reconstitution, alors que si je les avais réellement vécu, plutôt que de devoir les recréer mentalement, j'aurais pu simplement m'en souvenir.

— hypothèses et images — en sollicitant à chaque fois des zones différentes de mon cerveau, faisant appel à des capacités mentales diamétralement opposées, pour les hypothèses, le raisonnement, la déduction ou la raison, pour les images, la vision, le rêve ou la mémoire

céder à la paresse de m'en souvenir

J'avais reconstitué ces deux nuits, mélangeant les images et superposant les couches (de réalité et fiction ?).

la structure du rêve, la matière du rêve  
dans le rêve menace, terreur, amour

tels que les événements s'étaient déroulés ces deux nuits,

parfois surgissaient des symétries inattendues, improbables, des obsessions de la réalité même, des constantes de la vie, le groupe des secouristes qui faisait pendant au groupe des Japonais, cinq individus d'un côté, quatre de l'autre, le premier blanc — les cinq secouristes dans leurs tuniques blanche à manches courtes, pantalons blancs, chaussures blanches — et le second noir, sombre — les quatre japonais en costumes sombres, pantalons noirs et chaussures noires — les deux groupes également indifférenciés (ou à peine, ici un médecin, là un des hommes aux cheveux teints), simples nébuleuses humaines qui n'intervenaient que fonctionnellement dans le cours des événements, non pour ce qu'ils étaient, mais pour le rôle subalterne qu'ils jouaient, secourir et tenter de sauver la vie, veiller au transport du cheval et faciliter son passage

de la douane. C'était également vrai pour Jean-Cristophe de Quelque chose, c'était d'autant plus vrai pour lui à qui j'avais non seulement pratiquement prêté mon physique — mais je ne le voyais pas physiquement, dans les rêves on ne se voit pas soi-même, on est dans une position a-spatiale de conscience sensible et omnisciente —, ayant imaginé qu'il avait un physique pas très différent du mien, alors que je ne me souvenais plus très bien à quoi il ressemblait physiquement, je ne savais rien de ses traits, mais si je pouvais attester qu'il avait mon allure, je lui avais prêté mon allure, mais je lui avais également prêté ma sensibilité, et même, à l'occasion, un souvenir propre de ma vie en commun avec Marie, car ce qu'il avait ressenti à la fenêtre le soir de sa mort quand il s'était levé pour prendre l'air, le pressentiment funeste qu'il avait eu en voyant la Bznque de France, j'avais pu d'autant mieux l'imaginer que c'est moi qui l'avait éprouvé la nuit du hold d'up, ou de l'incident manqué, qui avait déclenché l'alarme de la banque de France pendant quarante minutes.

L'invention de la troisième personne

songer à un personnage d'écrivain bourgeois, qui parviendrait — en se libérant du solipsisme — à inventer la troisième personne dans le roman (et qui, sans doute, en conclusion de sa découverte dirait : "non, finalement, c'est très décevant, mieux vaut continuer d'écrire à la première personne")